

presque jamais vu de blancs. Autrefois ils ont pris un navire appartenant à M. Astor. Le capitaine Thorn, qui le commandait, laissa monter à bord plusieurs sauvages; or ceux-ci, s'étant aperçus que l'équipage était descendu en bas pour manger, fermèrent la porte, se saisirent de ceux qui étaient sur le pont, les tuèrent et se défirent ensuite facilement de ceux qui étaient renfermés. Le navire fut pillé et abandonné à la merci des flots. J'ai ouï dire qu'il s'était brisé sur les rochers qui se trouvent auprès d'une pointe de l'île Vancouver qui s'avance dans le détroit de Juan de Fuca. Tous les sauvages qui étaient autour de nous nous dirent que cette tribu est mal intentionnée. À en juger par leur figure, on dirait de véritables démons. Ils ne vinrent point nous voir à notre demeure: et pendant les instructions, ils ne se mêlèrent point avec les autres sauvages, et se tinrent à environ une petite portée de fusil, et toujours leurs armes à la main. Le chef Tsaléhom, qui nous est dévoué, nous avertit de nous défier de ces gens-là.

Depuis quelques temps nous remarquons que les sauvages diminuaient sensiblement quant au zèle et à l'ardeur qu'ils avaient d'abord montrés pour la prière et pour subvenir à nos besoins. Plus d'une fois on s'était vu réduit à n'avoir que les coquilles et le biscuit que nous cuisions nous-mêmes. De plus les sauvages s'éloignaient pour la pêche du saumon, et plusieurs des *Stokwamish* qui ne restaient auprès de nous que pour nous protéger dans le cas où des ennemis seraient venus nous surprendre, abandonnèrent leur camp le 19 de bon matin, pour se retirer à environ 10 lieues vers Nesqually. Leur chef, se voyant abandonné de son monde, nous avertit de nouveau qu'il y avait du danger pour nous. Dans cette alternative nous étions un peu inquiets, et vraiment il y avait du danger. De plus, une des femmes du premier chef des Skadjats, (Netlam) arriva de la rivière Fraser, et nous apprit que les Yougletas étaient venus faire la guerre chez une nation peu éloignée du fort Langly (sur la rivière Fraser, près de la mer); qu'ils y avaient tué le premier chef, et qu'ils se préparaient à venir fondre sur notre bourgade afin de tuer les deux missionnaires et de piller leur bagage. Il n'en fallait pas plus pour faire trembler les sauvages, et pour nous intimider aussi nous. Les chefs, qui nous avaient rassurés quelque temps auparavant, nous dirent qu'il fallait plus tôt fuir que de se laisser faire esclaves par ces féroces ennemis. Toutes ces raisons déterminèrent notre départ de cette nouvelle mission, du moins pour un temps.

Nous laissâmes Whidbey le 22 juin par un fort vent de nord-ouest. Une couverture sert de voile à notre frêle embarcation, et nous voilà au milieu de la baie, prenant de temps en temps quelques flots de l'onde amère. Nous fîmes près de vingt lieues ce premier jour. Après deux jours de navigation, nous allâmes camper sur la pointe d'une île, où il nous fut impossible de trouver de l'eau douce. Pour compléter le désappointement, la mer s'étant mise à monter, elle ne laissa entre les eaux et la côte de l'île, qui est perpendiculaire, qu'une si petite lisière de terre qu'il n'y avait de place que pour deux personnes. M. Demers en prit la moitié, et je cédai la mienne à notre pauvre Kanac, qui était malade. Pour moi, je campai dans le canot, avec le charpentier et le servent de messe. Ayant attaché une grosse pierre à l'amarre du canot, nous nous retirâmes un peu au large. Tant que la mer monta, tout allait bien; mais lorsqu'elle se mit à baisser, le courant devint si fort qu'il nous entraînait presque avec la vitesse d'un cheval à la course; et nous, incapables de nous arrêter: par bonheur que la pierre qui nous servait d'ancre s'embarassa dans je ne sais quoi, au fond de l'eau, et nous fit tenir bon. Enfin, pour finir de nous mettre à l'aise, le ciel se couvrit en un instant, et voilà une pluie battante. Vers le point du jour, M. Demers qui était à terre, se réveille; il regarde: point de canot! le voilà démonté, et il se prend à crier de toutes ses forces. Nous qui l'entendions et qui connaissions le sujet de son inquiétude, de rire d'abord; et ensuite de lui répondre. Nous arrivâmes enfin vers le soir à Nesqually, après avoir lutté tout le jour contre les flots soulevés par un gros vent de sud qui nous était contraire. La pluie nous avait mouillés jusqu'aux os, et nous étions transis de froid. Ainsi tu vois, mon cher ami, que nous avons quelquefois des moments qui peuvent nous faire mériter pour la seconde vie.

Je me rendis ensuite à ma mission du Cawlitz avec M. Demers. C'est dans les quelques semaines que j'ai passée à Wallamette que j'ai pêché les fièvres tremblantes. Cette maladie, inconnue en Canada, commence par un violent mal de tête, accompagné de douleurs dans les membres et d'une fièvre très-forte. Au bout de quelques jours, on commence à trembler. C'est un froid qui saisit tout-à-coup et qu'aucune chaleur ne peut affaiblir. On se mettrait dans un four bien chaud, cela n'y ferait rien. Alors on tremble depuis les pieds jusqu'à la tête, on a beau faire des résistances, tout est inu-

tile. Pendant ce moment de crise, on éprouve une oppression considérable. Après un espace de temps qui varie de 20 minutes jusqu'à une heure, et rarement plus, on tombe dans ce qu'on appelle fièvre chaude: c'est là le pire du mal. On devient aussi chaud qu'on était froid auparavant, et elle dure bien plus longtemps que le froid. Cette triste maladie dure quelquefois jusqu'à deux mois quand on ne prend pas soin de l'arrêter dans les commencements. Elle est épidémique et se conserve dans le sang. Celui qu'elle a visité une fois, est certain de la voir revenir les mois de septembre et d'octobre. Les blancs n'en meurent point; mais presque toujours elle affaiblit en eux la santé; les sauvages en meurent fréquemment, parcequ'ils ne peuvent résister à la tentation de boire de l'eau froide, et lorsque la fièvre chaude les prend, ils vont aussitôt se plonger dans les rivières, ce qui les fait mourir sur le coup.

En novembre, j'ai reçu une seconde visite des aimables fièvres tremblantes. Le docteur m'a dit que j'en ai pour 18 mois à recevoir de temps en temps de ces charmantes visites.

A continuer.

DEUX MAISONS A LOUER.

L'UNE (PLACE LARTIGUE), encoignure des rues Sherbrooke et St. Denis.
L'AUTRE (FAUBOURG QUÉBEC), " " " " St. Marie et Salabery.
S'adresser à l'Evêché.

A VENDRE,

Chez M. C. P. LEPROHON, libraire à Montréal, rue Notre-Dame, No. 114,
et M. CREMAZIE, à Québec.

BLOQUE FUNÉBRE

DE MONSIEUR

CH. AUGUSTE DE FORBIN-JANSON,

PRONONCÉ DANS LA CATHÉDRALE DE NANCY,

Le 28 Août 1844,

PAR

LE R. P. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
DES FRÈRES PRÊCHEURS.

Prix: 15 sols.

A VENDRE,

A CE BUREAU ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES
MARCHANDS DE CETTE VILLE,
LE CALENDRIER POUR 1845.

Prix: £1 la grosse; 2 schellings la douzaine.

AVIS.

ON a besoin à St. GEORGE d'un MAÎTRE-D'ÉCOLE capable d'enseigner l'arithmétique et la grammaire française avec les premiers éléments de l'anglais. Un MAÎTRE marié dont la femme pourrait aussi faire l'école serait préféré.

AGENCE A NEW-YORK,

Pour Ornaments et Objets d'Eglise,

AUSSI

Pour marchandises de tous genres.

PAR J. C. ROBILLARD,

Marchand commissionnaire, No. 32, Beaver Street, New-York.

MANUEL OU RÈGLEMENT DE LA SOCIÉTÉ DE TEMPERANCE,

DÉDIE À LA JEUNESSE CANADIENNE

PAR M. CHINIQUY, PRÊTRE, CURÉ DE KAMOURASKA.

LES PERSONNES qui désireraient se procurer le petit ouvrage ci-dessus

pourront s'adresser au Bureau des MÉLANGES.

Prix: un schelling; dix schellings la douzaine.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces. — Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.
Chaque insertion subséquente, 7d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 1d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET, PIRE.
PUBLIÉ PAR J. B. DUPUY, PIRE.
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET.